

Un Berrichon
Evadé d'un camp d'Allemagne

Nous avons annoncé dimanche dernier le récit de l'irruption de l'un de nos compatriotes d'Allemagne. Le voici tel qu'il a été fait par le héros de la "Grandonnie". Michel Tessiot, adjudant au 20^e bataillon de chasseurs.

Fait Prisonnier.

Étant fait prisonnier au mois d'octobre 1915 à Givendy (Ardais) j'ai été dirigé au camp de prisonniers de Münster et depuis mon arrivée, mon intention était que la première fois qu'il me serait possible de m'échapper des griffes de l'aigle allemande j'n'hésiterais pas un instant pour revenir sur le sol français. Quelque temps après mon internement je fis la connaissance d'un sergent-major du 26^e régiment d'infanterie fait prisonnier au mois de Septembre 1914 dans la Somme et c'est avec lui que j'ai préparé mon plan d'évasion. Il fallait pour cela que nous ayons soit une boussole soit une carte, choses qui n'étaient pas faciles. Eut de même, à force de chercher, nous avons découvert une boussole qu'un anglais avait signée dans un edis et pour la somme de 1 mark nous avons eu la liberté des laches. Mon camarade en avait déjà une en sa possession. Nous avons dissimulé nos boussoles pendant un mois environ pour qu'elles ne soient pas soustraies par les fouilles périodiques faites par les boches. Enfin vers le 10 janvier 1916, nous avons commencé à nous glisser dans les corridors de façon à avoir laquille serait favorable pour que nous puissions prendre la fuite. Pendant cinq jours nous n'avons pu partir, étant surveillés trop étroitement par l'œil boche.

Le Plan d'évasion.

Le lundi, 12 janvier, nous partons dans une arrie de forme composée de neuf hommes y compris sous les deux et surveillés par une seule sentinelle (je crois qu'il y avait une chaîne pour nous). Nous partons donc le matin vers 6 heures avec chacun 2 liquides dans notre poche sans oublier la boussole dissimulée sous la valise de campagne, il fallait prendre ses précautions pour sortir du camp, car tous les hommes de garde sont fouillés par l'officier d'ordonne qui est de jour. Lorsque mon tour est arrivé il a senti les quelques biscuits que j'avais, mais je lui ai dit que c'était pour manger dans la journée et finalement on nous a laissé passer. Notre die n'était pas de partir le matin même, mais le soir en rentrant et, chemin faisant, nous avons vu les abords du chemin, le bois, les fossés pour savoir le soir en rentrant l'endroit où il nous serait plus facile d'échapper à la sentinelle boche. Nous arrivons donc à la ferme, on nous offre un café au lait mais toujours sans sucre. Nous acceptons volontiers, car il y avait longtemps que nous n'avions pas mangé de café au lait. Deux minutes après nous commençons à battre le blé et nous continuons ainsi jusqu'à 6 heures du soir. La chose nous va bien pour nous et nous avons décidé, mon camarade et moi que cette nuit même il nous fallait partir. Partis.

Lorsque la machine arrête, on nous a fait manger un morceau de pain K.K. avec de la graisse et un bol de bouillon, et la petite troupe se met en marche.

Comme il n'y avait qu'un sentier pour rentrer au camp nous marchions à la file indienne, la sentinelle était à l'arrière pour surveiller si personne ne restait. Mon camarade et moi nous étions les deux premiers, nous avons convenu qu'à l'endroit fixe nous sauterions sous les deux dans le bois. C'est à petit nous approchions c'était le moment d'émotion. Mon camarade arrêta au but et j'un seul bond sauta dans le buisson. Je fais encore un mètre ou deux et je saute également. La sentinelle avait-elle vu ou entendit notre mouvement ? Elle cria : Halte ! nous nous arrêtons le cœur nous battait à nous rompre la poitrine, mais voyant qu'il ne s'intéressait pas à nous, nous rampions quelques mètres et dissimulés par le bois nous fuyons à quatre jambes. Nous arrivons à peine franchir 30 mètres que nous l'entendons crier : venez camarades, venez ! Inutile qu'il insiste ! nous ne voulions pas revenir. Il semblait certainement pleurer, car il était certain de ce qui lui arriverait. En plus il ne pouvait pas nous poursuivre ayant encore 2 hommes avec lui : il était dans une triste situation. Quelle triste nuit il a dû faire pour rentrer au camp avec 2 hommes au lieu de 3. La chose nous importait peu, nous étions évadés, c'était le principal. Nous avons déjà un pas de fait dans la victoire qui venait de s'engager. A suivre. Suite et fin.

En route

Maintenant, il nous fallait nous orienter et partir du plus vite. De peur que l'on nous poursuive nous commençons donc notre marche à braver les obstacles, sans cultiver l'eau qui est fréquente dans ces contrées. Au premier fossé que nous avons traversé nous nous sommes déjà rafraîchis les pieds et nous avons franchi ainsi jusqu'à 6 h du matin, environ 38 km. nous nous sommes arrêtés dans un bois pour nous reposer. Vers dix heures du matin on est réveillé par l'eau qui nous semblait sur la figure, nous étions gelés, nous nous frottions nos souliers pour chasser nos chaussures et là, on a mangé la moitié de nos biscuits, il ne nous en reste plus que 2 pour trois jours et trois nuits. Il nous fallait attendre la nuit pour reprendre notre marche en avant. Vers 12 h nous repartions toujours dans le bois. Nous franchissons deux lignes de chemin de fer à qui était notre point de repaire. Nous étions donc dans la bonne direction nous avons encore une ligne à traverser pour gagner la frontière. Le jour vint et de nouveau nous nous arrêtons dans le bois pour passer la journée. Cette fois-ci nous étions remplis jusqu'à la gorge et on a mangé la moitié des biscuits qui restaient c'est-à-dire 2. Il fallait les épargner nous les aurions facilement tous dévorés mais il fallait songer au lendemain car personne ne nous aiderait en aide. D'ailleurs nous n'arrivons pas sur aucun des avions déjà plus souffert que le premier jour. Enfin la nuit tombe également et nous repartons après avoir marché toute la nuit sans traverser notre troisième ligne de chemin de fer. Il est vrai que nous avons fait moins de chemin que les autres nuits étant trop fatigués et mouillés jusqu'aux os, ce qui rendait notre marche difficile. Dans le bois on nous arrête depuis le matin, mon camarade et moi avons enlevé la doublure de sa capote pour nous faire des chaussettes et des sous-pieds qui nous avait réchauffé un peu les pieds ; mais nous n'avons rien à manger car la nuit on avait fini les quatre biscuits qui nous restaient. Comme nous étions en train de faire nos chaussettes, nous entendons parler à quelques mètres de nous. Nous regardons et nous apercevons des gosses qui nous assaillent. Je ne sais quoi, ils sont arrivés à 10 mètres de nous, nous nous repartons aussitôt sans avoir charge de place de peur d'être arrêtés.

Des nouvelles

Tout de même la nuit arrive et nous repartons en obliquant légèrement à gauche car nous croyons avoir trop appuyé au nord à peine étions nous sortis du bois que nous traversons notre chère ligne de chemin de fer.

Nous étions donc dans le bon chemin et à quatre ou cinq km de la frontière. Cela nous avait donné des forces de nous sentir si près peut-être de la liberté. En traversant des terres labourées, nous avons eu le bonheur de trouver des navets. On a pris un bon sautier et ensuite en route. Nous abaissons des marais où l'on ne voyait absolument que de l'eau sans arbres ni maisons. Nous avons marché ainsi pendant 4 heures dans l'eau jusqu'aux genoux, quelquefois obligés de rebrousser chemin car le terrain était sous les pieds. Tout de même vers minuit nous distinguons un bois d'aulx d'écureuil qui était dans notre direction. Nous pigrons trois sur le bois mais arrivés environ à 200m. du bois nous apercevons dans l'écureuil une étincelle, c'était ~~uniquement~~ certainement une sentinelle qui allumait une pipe ou une cigarette.

Près de la frontière

Comme quoi les sentinelles nous faisaient en sifflant. Il n'y avait plus de doute, nous étions à la frontière. Immédiatement nous nous couchons par terre et commençons à ramper de façon à passer à 10 mètres environ du point où nous avions vu le feu. Nous arrivons au bois sans apercevoir de sentinelle. Nous continuons notre marche rampante, mais à peine arrivés nous fait quelques mètres dans les sapins que nous tombons sur un sentier où l'on voyait que quelqu'un avait marqué des pas. Aussi entendons nous à quelques mètres seulement une sentinelle qui battait le sol de ses grosses bottes, il ne fallait donc plus bouger. Nous sommes restés ainsi au moins une heure qui m'a paru un siècle. Un moment donné, nous n'entendons plus rien. Nous ne savons plus quoi faire mais tout à coup nous entendons notre laché qui sifflait à brève en parcourant quelques mètres. C'était le moment de passer, nous continuons notre marche de rapine pour arriver à la sortie du bois. Nous tombons à 10 mètres du poste laché et on dirait qu'il a bien les voix des lachés qui causaient entre eux. En plus il y avait une rivière à passer, il ne fallait plus hésiter. Le premier je passe avec de l'eau jusqu'à la ceinture j'atteins l'autre rive qui était la route et ensuite une seconde rivière mais un peu moins large je la traverse de nouveau. A ce moment mon camarade s'apprêtait à passer la seconde lorsque son pied glisse et tombe en plein dans l'eau. Ce qui avait fait du bruit qui a été entendu du poste. Deux coups de feu sont partis mais sans nous atteindre. Ce qui ne nous a pas effrayés. Ce n'étaient pas les premiers que nous entendions siffler à nos oreilles. Nous nous sommes levés de l'autre côté de la rivière pendant environ une demi-heure. Nous les entendions marcher et causer, enfin le calme est revenu et nous avons repris notre marche en avant, mais debout.

En Hollande sauris.

Nous saurons à peu près que nous étions en territoire hollandais mais pour plus de sûreté nous avons marché malgré la fatigue jusqu'à 8 heures du matin. Dans notre chemin nous avons trouvé un poste comme nous en avons en France (défense de chasser sur cette propriété). Mon camarade sachant quelques mots d'allemand le regarde et lui dit. C'est certainement du hollandais car je n'y pas un seul mot, il n'y a que le mot (verboden) et en allemand c'est verboten donc nous sommes en Hollande. Alors vers 8 heures du matin, nous entrons dans la petite ville de Gronlo. environ à 4 kilomètres de la frontière laché. Nous avons vu de la lumière et nous avons frappé à la porte. C'était chez un boulanger. Lorsqu'il est apparu sur la porte, il nous dit : Pantofoles ? Oui, et nous lui disons (Hollandais) Ja, L'avis d'Allemagne d'ici. Venez camarades nenez. Quelle joie pour nous d'être à jamais échappés des griffes des ignobles fautsans. Ce boulanger nous donne du café et nous fait ainsi seconforter. Mon camarade ayant été suffoqué par la chaleur s'est trouvé mal, mais au bout d'une heure tout allait pour le mieux. Vers 8 heures le boulanger nous a conduit au Commandant Hollandais qui parlait Français et nous a félicités du bel acte que nous venions d'accomplir et nous nous sommes accompagnés par un sous-officier Hollandais.

au Consulat français à Rotterdam où nous sommes arrivés vers 2 heures du
soir. Insté de nous dire le chaleureux accueil de M. le Consul général de France
qui nous a fait photographier et habiller en civil. Ensuite de là il a fait venir
une voiture automobile pour nous conduire à l'hôtel où une chambre nous
était réservée. Nous avons été soignés comme des paillots et le lendemain
nous avons repris le train pour Vlissingen où nous devions prendre le bateau
pour gagner la côte anglaise. A 6 heures du matin nous levons l'ancre
et à toute vitesse dans la mer du nord nous avons en un court de route
des navires de guerre qui étaient coulés et des sous-marins anglais qui nous
suivaient de sentinelles. A 8 heures du soir, nous commençons à voir la
côte anglaise et à 2 heures nous faisons notre entrée dans la Tamise. Une
demi-heure après, nous sommes débarqués. Partout où nous arrivions nous
étions attendus et fort bien accueillis. De nouveau nous retransversons la Tamise
pour aller prendre le train à Billings pour Folkestone où nous sommes arrivés
à 8 heures du matin. Nous sommes allés au Consulat français où nous avons eu
toutes les félicitations voulues de la part de nos supérieurs. A midi nous prenons
le bateau pour la France. A 6 heures nous avons vu les chères côtes de France
que j'avais quittées il y avait trois mois. A 2 heures nous étions au port de
Dieppe. C'était le 22 janvier, nous avons donc mis exactement dix jours pour
venir de Münster (Sassanie) en France, nous nous sommes rendus à
la place de Dieppe et de là dirigés sur nos dépôts.